et parvint à saisir la belle natte de cheveux soyeux. (page 467)

dizaine de minutes, le bâteau pourra partir. Désirez-vous encore descendre à terre ?

— Non.

— En ce cas, je vais donner les ordres nécessaires pour le départ.

Limiet se frottait les mains.

— Cela marche fort bien, se disait-il. Une fois à Calcutta, je me tire des pieds... Et bien malin celui qui saura me retrouver...

Il sourit.

Les rôles seront changés... Au lieu de jouer le rôle du détective, il me faudra veiller à échapper aux recherches de mes collègues. Espérons que j'aie plus de chance dans mon nouveau métier que dans l'ancien. Si j'allais me coucher !

Voilà deux nuits que je n'ai pu fermer l'œil. A présent que je n'ai plus rien à craindre, Morphée aura pitié de moi. Je vais me coucher.

Il voulut quitter la cabine, mais revint aussitôt sur ses pas.

— Non, non, je reste ici. Je vais occuper cette cabine, et je serai à proximité de mon trésor.

Il se déshabilla et s'étendit avec un immense plaisir sur le lit de Steadily.

— Je voudrais bien voir la figure du lord, se dit Limiet, lorsqu'il rentrera de la chasse, et lorsqu'on lui dira qui je suis allé à bord du Victoria et que le navire a pris immédiatement le large. Je crois qu'il comprendra immédiatement !

Et si tel n'est pas le cas, mon ami Taupin saura bien lui expliquer la chose. Que la vie est curieuse, après tout !

Il ne resta pas longtemps à réfléchir...

A quelques moments de là, du pont du navire, on pouvait l'entendre ronfler.

S'il avait su ce qui l'attendait, son sommeil eut sans doute été troublé.

Il est fort sage que l'homme ne sache pas ce qui va lui arriver, car, en ce cas, il n'aurait jamais un moment de repos.

CHAPITRE 36.

Chasse aux tigres et chasse aux millions.

L'éléphant royal portait sur le dos une solide cage, fortement sanglée sur lui. Ornée de velours et de pourpre, et garnie de

coussins, cette cage offrait au roi un asile confortable. Il lui était possible de s'y étendre, et même d'y dormir, car les serviteurs chargés de veiller sur sa sécurité, étaient entassés dans la seconde partie du baquet, avec les armes et les munitions.

Conduits par Donsdeele ; Steadily, Jeannot et le Rossai s'étaient rendus au palais royal. Ils y attendaient, au pied de l'enceinte, l'apparition du prince.

Autour d'eux se trouvaient de jeunes palefreniers siamois, tenant à la bride de jeunes et fringants chevaux ainsi que des officiers de la garde du palais, qui portaient les armes que les hôtes du roi allaient manipuler.

Le Roi parut...

Il descendit allègrement les marches de l'escalier, s'approcha de Donsdeele, lui serra les mains, en fit de même pour Steadily, salua de la main les autres invités qui s'inclinèrent profondément devant lui, et dit quelques mots au cornac de l'éléphant.

Un commandement bref retentit.

L'éléphant s'agenouilla, et, avec l'aide de ses serviteurs, le prince monta dans le baquet.

L'éléphant se redressa, et quitta la cour, suivi par une dizaine de gardes à cheval, et par les invités et leurs officiers, qui avaient également sauté en selle.

Il faisait un temps superbe, un peu chaud cependant, pour l'heure peu avancée.

Il allait faire très chaud ce jour là.

Nulle parole ne s'échangeait.

Les Européens étaient remplis d'admiration pour le splendide paysage tropical qui se déroulait devant eux.

Les Siamois ne parlaient pas, habitués au silence, en présence du Roi.

Au milieu de ce silence général, le cortège des chasseurs poursuivait sa marche.

L'on n'entendait que les pas des chevaux et ceux, plus lourds et plus assourdis, de l'éléphant.

Petit à petit, les arbres se firent plus rares, les broussailles moins épaisses... et des rizières s'étendirent à perte de vue aux yeux des voyageurs.

C'était là que les tigres se cachaient parfois, s'il n'y avait pas de jungle.

— Mais comment parvient-on à savoir où se trouvent ces animaux ? demanda Jeannot.

La question était posée à Stéadily, mais ce fut Donsdeele qui répondit :

— Un grand nombre de serviteurs doivent relever les traces des

tigres, et avertissent leur maître. Il paraît qu'à une demi-heure d'ici se trouvent deux magnifiques tigres, qui ont déja dévoré plusieurs buffles des paturages environnants et qui ont même mangé des Siamois, car depuis qu'ils sont signalés, deux femmes, deux enfants et un jeune garçon ont disparu sans laisser de traces.

— En ce cas, il est plus que temps que nous fassions disparaître ces cruels animaux.

— Plus que temps en effet. C'est pour cela que le roi a décidé d'organiser cette chasse. Ce n'est pas seulement pour le plaisir de la chasse, mais aussi pour délivrer la contrée des fauves, qui jamais ne se sont encore aventurés aussi loin dans les terres cultivées.

— Bonne intention ! Nous l'aiderons au mieux.

— Il importe, car, par politesse, il vous laissera l'honneur de tirer le coup.

— J'aurai soin d'en profiter.

— Connaissez-vous la légende d'Aguthia et du tigre amoureux?

— Je n'en ai même jamais entendu parler.

— Si vous le désirez, je vais vous la raconter. Cela raccourcira le chemin.

— Je suis tout oreilles.

Les camarades de Steadily firent avancer leurs chevaux et se rangèrent autour de Dousdeele.

— Il y avait une fois, commença l'oncle de Miss Victoria, un laboureur siamois, qui, en sa qualité de serviteur d'un grand propriétaire foncier, avait la garde de grandes rizières.

L'homme était marié, et avait sept filles.

Les six aînées ressemblaient à leur mère, la digne épouse du laboureur, qui travaillait et peinait tout le jour.

Les filles avaient hérité de ces qualités, et dès qu'elles eurent atteint l'âge de treize ans, elles contribuèrent à alléger la tâche journalière, si bien que le père envoyait journellement ses remerciements au ciel.

Quant à la septième fille, elle semblait de tout autre essence.

Elle avait un visage délicat, qui ne ressemblait ni au visage du père, ni à celui de la mère. Elle ne travaillait pas, et tout le jour, elle rêvait, cachée dans la rizière...

Ses parents la laissaient faire, parce que c'était la plus jeune et que le dernier né est toujours privilégié.

Il en est ainsi, au Siam comme en Angleterre.

Ses sœurs, jalouses, la nommaient la « princesse » elles n'avaient aucune sympathie pour cette rêveuse et délicate créature, qui ne travaillait pas et que le père n'accueillait jamais à coups de fouet.

Elles étaient jalouses, et cette jalousie les rendait mauvaises.

Certain soir, il se faisait tard déjà, et Aguthia, c'est ainsi que s'appelait la jeune fille, n'était pas encore rentrée au foyer paternel ..

Plein d'anxiétés, le père et la mère attendirent son retour..

Mais Auguthia ne revenait pas...

La nuit vint, et le père résolut d'aller se mettre à la recherche de sa fille, avec tous ses serviteurs...

A l'aube, ils cherchaient encore...

Ils n'avaient pas trouvé la moindre trace de la disparue.

Un jour s'écoula, et vers le soir Aguthia parut dans la demeure de ses parents.

Epuisée, elle se laissa tomber sur une chaise, et, sans souffler mot, regarda droit devant elle.

— Où es-tu allée, mon enfant, demanda la mère. Où es-tu restée si longtemps ?

— Il m'est défendu de vous le dire, répartit Aguthia. Il faut que j'y aille demain encore.

— Je ne te comprends pas, Aguthia, fit le père. A tes parents il est permis de tout dire.

— Oui, mais à eux seuls.

Le père fit un signe de la main, et les six filles aînées quittèrent la maison, les yeux mauvais et la bouche crispée.

Lorsqu'elles eurent disparu, la mère répéta sa question :

— Où donc as tu été, Aguthia ?

— Auprès du tigre, dans la montagne.

— Hein ?

— Oui, auprès du tigre.... Soyez tranquilles, il ne m'a fait aucun mal...

Les parents se demandèrent si les rêveries de leur fille n'avaient pas obscurci ses facultés mentales.

— Vous ne semblez pas me croire, fit la jeune fille. Je dis pourtant toute la vérité.

— Et c'est pourtant le langage d'une fille qui jouit encore de tout son entendement, fit le père.

Et il poursuivit, s'adressant à sa fille :

— Raconte-nous tout ce qui s'est passé

— Ecoutez, répondit Aguthia, à mi-voix, comme si elle craignait être entendue par un autre que ses parents.

J'étais assise au bord d'un champ, et regardais les longs roseaux qui s'inclinaient sous le souffle du vent... Mais la chaleur du jour me donna sommeil, et j'allai me coucher dans le champ, où je fermai les yeux... Bien souvent j'ai passé ainsi la journée, mais dès le soir, après la fin de la chaleur du jour, je m'éveillais et

je rentrais vivement.

Cette fois, tel ne fut pas le cas. Lorsque je m'éveillai, de nombreuses étoiles scintillaient au ciel.

Il faisait nuit.

Je voulus rentrer, mais, comme je me redressais, la terreur me cloua au sol.

Je voulus appeler, mais nul son ne sortit de ma gorge contractée.

A quelques pas de moi, je vis un grand tigre.

La bête fauve était étendue sur le ventre, et sa tête reposait sur les pattes de devant.

Immobile, il me regardait fixement de ses grands yeux verts scintillants.

Il m'était impossible de me lever... Un moment, qui me sembla un siècle, nous restâmes ainsi.

Alors, le tigre se leva et s'approcha de moi à pas de loup.

Je croyais ma dernière heure venue.

Il vint près de moi, et me lécha la main, qui était étendue sans force sur le sol.

Sa langue était rêche, et c'était comme s'il m'enlevait la peau de la main.

Je repris mes esprits, et à grand'peine, je parvins à me redresser.

D'une caresse de sa lourd patte, il me rejeta sur le sol.

Je restai immobile, n'osant respirer.

Lorsqu'un tigre croit se trouver en présence d'un cadavre, il l'abandonne.

Mais il me fut impossible de donner le change à l'animal.

Celui-ci m'enleva en plantant ses crocs dans mes vêtements, et me porta loin de là.

C'était fort loin, car, quoiqu'il trottait, la course dura longtemps.

Finalement, il me déposa doucement sur le sol, dans une espèce de grotte.

C'est ici qu'il va me dévorer, me dis-je, et la terreur me revint, terrible...

Le tigre alla s'étendre à l'entrée de la grotte, la puissante tête posée sur ses pattes, et me regarda de nouveau de ses grands yeux verts.

Qu'allait-il se passer ?

Combien de temps s'écoula, il m'est impossible de me le dire, car chaque minute a dû me sembler une heure.

Tout à coup, j'entendis le rugissement d'un autre tigre.

Le miaulement sinistre se rapprocha et bientôt j'entendis que le second tigre se trouvait près de la grotte.

Mon ravisseur se retourna en grondant.

L'autre voulut entrer dans la grotte...

Je crois que mon ravisseur voulut l'en empêcher, car un combat acharné eut lieu, et les cris furieux des deux tigres annonçaient qu'il s'agissait d'une lutte sans merci.

Le nouveau venu paya son instrusion de la vie, ou il prit la fuite, car bientôt le calme revint, et je vis revenir mon ravisseur, qui reprit sa pose, à l'entrée de la grotte.

Malgré ma terreur, je fermai les yeux, et m'endormis, ou je perdis connaissance.

J'ignore ce qui s'est passé ensuite, mais lorsque je me réveillai, je me trouvai de nouveau dans le champ, où j'avais vu le tigre pour la première fois.

Il s'y trouvait aussi, et me regardait fixement.

Je me levai.., il me laissa faire.

Je revins vers la maison, et le tigre m'a suivie jusqu'à l'entrée du jardin.

— Tu as dû rêver cela, fit la mère, la chose n'est pas possible, Auguthia !

— Cela s'est pourtant passé ainsi, mère, !

— Tu as dû dormir deux jours et une nuit dans les champ, fit le père, et les herbes qui t'ont assoupie t'auront inspiré ce rêve.

— Non, non, c'est la réalité, répéta Auguthia.

L'on organisa une battue, mais nulle part l'on ne découvrit la trace d'un tigre.

Les parents se dirent que leur fille avait dû rêver et cessèrent de parler de l'étrange aventure.

Auguthia qui n'avait pas osé s'aventurer hors de la demeure paternelle les premiers jours, finit par croire, elle aussi, qu'elle avait été le jouet d'un songe.

Une semaine après, alors qu'elle se trouvait dans les champs, vers la tombée du soir, et qu'elle s'apprêtait à rentrer, le tigre lui apparut brusquement.

Elle ne rêvait pas pourtant !

L'animal s'approcha d'elle et lui lécha les mains.

A présent, elle n'avait plus peur et elle lui caressa la lourde tête, comme s'il eut été un chat.

Le tigre vint lui frotter la tête contre le bras, comme s'il eut voulu la caresser à son tour.

Elle se dirigea vers la demeure de ses parents, et le tigre la suivit.

Arrivés à la clôture, il la regarda avec des yeux suppliants, et Auguthia imprima un baiser sur son front.

Puis elle entra dans le jardin, et de là dans la maison.

Elle raconta ce qui venait de se passer.

— Tu as donné un baiser au tigre !

— Oui, répondit la jeune fille, parce qu'il est si bon et qu'il semblait me le demander. Mais je ne le ferai plus, car j'en ai eu la nausée... son haleine est fétide...

A peine avait-elle prononcé ces dernières paroles, qu'un hurlement terrible se fit entendre à proximité de la hutte, si terrifiant que la demeure semblait osciller sur ses fragiles bases.

— C'est lui ! s'écria Auguthia, c'est lui ! Il m'a entendue.

Le hurlement se répéta, mais de plus en plus éloigné, si bien que les paysans crurent le danger passé.

Des jours nombreux s'écoulèrent... Dans les environs, on recherche le tigre, mais en vain.

Auguthia n'osait plus se risquer hors du jardin...

Certain après-midi, alors que le père, la mère et les six sœurs travaillaient aux champs, le tigre sauta par dessus la clôture se jeta sur la jeune fille, et lorsque les autres revinrent, vers le soir, ils ne retrouvèrent plus que le cadavre, horriblement déchiqueté, d'Auguthia...

Depuis lors, les tigres, qui, jadis, ne dévoraient que des animaux, mangent aussi de la chair humaine, et ont une prédilection pour les jeunes filles...

— Drôle d'histoire, fit Steadily.

— En ce cas, nous n'avons pas beaucoup à craindre, opina la Rossai, car il n'y a pas de jeunes filles ici.

— Oui, fit Donsdeele, mais à défaut de jeunes filles les tigres se contentent de jeunes gens. Il ne faut pas se fier à la légende que je viens de raconter, et si le tigre s'approche de vous, ne croyez pas que se soit pour vous lécher la main. Recevez-le à coups de fusil !

— Je vous le promets, répartit le Rossai.

— J'ai choisi une histoire trop courte, fit remarquer le ministre, nous avons encore un quart d'heure à chevaucher, et cette route entre les rizières est si monotone !

Il appela un officier qui le suivait et celui-ci fit immédiatement avancer un cheval.

— Je vous présente Amnat, le chef de la garde, fit Donsdeele, qui descend d'une famille noble du Siam, et qui raconte plus poétiquement que n'importe qui en Angleterre.

Ne connaissez-vous rien de neuf qui puisse nous faire plaisir ? Il parle aussi bien l'Anglais que nous, messieurs.

— Cela n'est guère difficile, fit à part soi le Rossai.

— J'ai rêvé cette nuit, fit Amnat, mais les yeux ouverts. J'ignore si cela pourrait agréer ces messieurs.

— Nous écoutons.

— C'est une histoire chinoise, et les animaux féroces n'y jouent aucun rôle.

— Cela n'est guère nécessaire !

— C'est l'histoire de la fille de Li-Chem et du fils de Tsu Cham.

— Cela promet d'être intéressant. Allez, Amnat, n'excitez pas plus longtemps notre curiosité.

Et l'officier siamois commença son récit :

Au pays où fleurissent les nombreuses plantes à thé et où les vers à soie filent par millions leurs cocons, vivait un homme qui s'appelait Li-Chem.

Dès ses premières années, il avait montré beaucoup d'intelligence et il avait étudié avec opiniâtreté.

A trente ans, il parvint à connaître par cœur toutes les lettres de l'alphabet, et même à les écrire au moyen de son fin pinceau.

Le fils du Ciel, qui est empereur en Chine, fit de Li-Chem un mandarin, ou noble, et en fit le vice-roi d'un pays éloigné de l'empire du milieu.

Cela n'aura sans doute pas grand intérêt pour vous, attendu que l'on trouve partout pareils dignitaires, dans toutes les contrées, et que, fort souvent, ils ne font guère parler d'eux.

Connaîtraient-ils tous leur alphabet ?

Tous se mirent à rire à cette digression de l'officier siamois qui parlait avec beaucoup d'élégance, et qui semblait au surplus être un philosophe.

Il poursuivit son récit :

— Ce qui est plus intéressant, c'est que Li-Chem possédait une fille, qui ne comptait que seize hivers. Dans son visage mat, brillaient deux yeux langoureux, fendus en amande, et entre ses lèvres rouges étincelaient des perles blanches... Ses pieds étaient si menus que toutes les jeunes filles chinoises qui la comptaient au nombre de leurs relations, n'attendaient que l'occasion pour écraser ces jolis doigts de pied... comme par hasard.

Dans cette contrée éloignée de l'empire du milieu, où Li-Chem était vice-roi, habitait un marchand de vases en porcelaine, qui s'appelait Tsu-Cham. Cet homme était très riche, mais il était fort bête, [illegible] et [illegible] avec une théière.

Cela également est de peu d'intérêt pour vous, attendu que l'on trouve partout des négociants aussi riches que la mer est profonde, mais qui sont trop bêtes pour aider à faire la récolte du thé.

Ce que est important, par contre, c'est que Tsu-Cham avait un fils, qui ne comptait que dix-huit étés, qui offrait aux regards la

plus belle tête d'adolescent chinois qui ait jamais orné une boite de laque, et qui avait au surplus une si belle natte, de si beaux cheveux lustrés et soyeux, que tous les jeunes gens de la contrée avaient constamment une paire de ciseaux en poche, n'attendant que le moment propice pour couper cette belle natte.

— Il paraît que dans cette contrée éloignée du Céleste-Empire les hommes sont d'aussi parfaits envieux que dans toutes les autres contrées du monde, intervint Steadily.

— Il y a tout lieu de le croire, dit à son tour Donsdeele.

— Une fois, poursuivit Amnat, la fille de Li-Chem se promenait dans le grand jardin de son père, aux côtés du fils de Tsu-Cham, qui avait franchi la clôture en bambou, ce qu'il faisai journellement depuis bientôt deux mois.

Une rougeuer délicieuse couvrait les joues de la fille de Li-Chem, et ses yeux fendus en amande scintillaient comme des escarboucles, tandis que le fils de Tsu-Cham s'inclinait devant elle, lui prenait la main, et lui murmurait des paroles d'amour.

— M'aimez-vous ? susura sa voix mélodieuse.

A cette question, elle inclina la tête vers le sol, et sans s'en apercevoir, elle écrasa un ver à soie, qui, innocemment, la contournait, pour aller travailler à une belle robe nuptiale ..

— Oui, fit-elle enfin, et cette parole, en Chinois, est si mélodieuse que le fils de Tsu-Cham sentit au cœur un coup violent ; les mots s'étranglérent dans sa bouche, et, la bouche large ouverte, il considérait la fille du vice-roi.

— Mais fermez donc la bouche ! murmura la vierge Chinoise, je vois approcher mon père.

Le fils de Tsu-Cham tourna la tête, et vit en effet le vice-roi, qui s'approchait du couple, en traversant majestueusement une allée du mûriers.

Le jeune homme prit la fuite.

Mais Li-Chem, dont les pieds étaient beaucoup plus grand que ceux de sa fille, se mit à sa poursuite, et parvint à saisir la belle natte de cheveux soyeux, au moment précis où le jeune commerçant en vases de porcelaine sautait la clôture en bamboux.

Un cri terrible retentit de l'autre côté de la clôture, un cri affreux, terrifiant... et puis le silence vint.

En entendant cet horrible cri, la fille de vice-roi jeta un profond soupir, et s'évanouit.

Li-Chem, stupéfait, considérait la natte qu'il tenait de la main droite, et dont, comme autant de rubis, dégouttaient des gouttes de sang...

Mais cette stupéfaction ne dura pas longtemps, car un vice-roi chinois en a vu bien d'autres que des nattes arrachées.

L'homme, posément et méthodiquement, enroula la natte, la

glissa dans une des larges manches de son manteau jaune et murmura.

— Cela peut me servir !

Le fils du Tsu-Cham avait cru un moment que le vice-roi l'avait blessé, avec une arme.

Mais lorsqu'il rentra il s'aperçut que le plus beau de ses ornements naturels avait disparu. Ce fut un choc terrible pour le malheureux jeune homme.

Il ne voulut pas survivre à sa natte, et, après avoir modulé cinquante fois le nom de la fille de Li-Chem, il saisit un kriss malais, et se le plongea dans le ventre, très profondément.

Quelque temps après, Li-Chem fut rappelé au Pe-tchi-li par le fils du Ciel.

Sa fille, qui l'accompagnait, n'emportait vers la capitale qu'un seul souvenir de la contrée éloignée de l'empire du milieu : c'était dans une boîte à thé, vide, la natte enroulée de son malheureux soupirant...

Depuis lors, dans ces contrées, le palais du vice-roi reste inhabité.

Le successeur de Li-Chem a choisi une autre résidence, parce que, dans l'ancien palais, dans l'allée de mûriers, près de la clôture, un revenant vient errer la nuit. . Il agite des chaînes et fait un tapage de tous les diables. .

Un Chinois, qui mettait beaucoup d'alcool dans son thé, et se promenait en zigzaguant le long de la clôture, raconte à qui veut l'entendre qu'il a vu le fils de Tsu-Cham, et qu'il l'a distinctement entendu crier :

— Rendez-moi ma natte !

Cette terrifiante histoire a frappé de terreur tous les Chinois, et, avant de faire arracher la natte des soupirants de leurs filles, ils consultent les mânes du sage Kong-fu tsé.

Tandis que l'officier retenait son cheval, pour reprendre sa place parmi ses collègues, les amis ne purent se tenir de rire.

— Pas mal, ce récit ! dit Donsdeele.

— Et bien raconté ! fit Steadily.

— Il faut que je le retienne ! ajouta Taupin.

— Et nous voilà au pavillon de chasse ! fit encore le ministre.

Le bâtiment, sur les marches desquelles le roi attendait ses invités, semblait plutôt une pagode chinoise, avec ses différents étages, muni chacun d'un toit, et ornée d'une multitude de cloches de toutes dimensions.

Tous suivirent le roi.

Le pavillon, qui n'étaient constitué que par une seule grande pièce, était orné de trophées de chasse. Le sol était couvert de peaux de différents animaux, et les murs s'ornaient de têtes d'élé-

phants, de tigres, de buffles, etc. parmi des défenses diverses, et des armes anciennes et modernes.

Un repas princier fut servi, et comme la promenade matinale à laquelle ils avaient dû se livrer avait aiguisé les apétits, on fit honneur au repas succulent.

Ensuite la chasse commença.

Les serviteurs, la nuit précédente, avaient relevé les traces des tigres, et conduisirent à présent les chasseurs sur leurs brisées.

Ils n'avaient pas marché un quart d'heure, lorsque l'éléphant monté par le roi donna des signes manifestes d'inquiétude.

C'est avec peine qu'on parvint à la faire avancer.

— Nous approchons des tigres, fit Steadily, on le voit à l'éléphant. Attention.

Les serviteurs indigènes quittèrent le chemin et pénétrèrent dans les champs.

Tout à coup, une détonation retentit.

C'était le roi qui venait de tirer.

Au même moment, des hurlements sauvages s'élevèrent de la jungle.

Deux tigres s'élancèrent vers les chasseurs.

Le premier d'entre eux sauta à la gorge du cheval de Steadily, et fit se cabrer l'animal. Un coup de revolver, tiré par l'Anglais, qui n'avait pas perdu son sang-froid, dans la gueule du monstre, l'étendit raide mort.

L'autre tigre, blessé par le roi, s'élança sur l'éléphant et se mit à grimper le long de son flanc droit.

L'éléphant essaya de saisir l'animal avec la trompe, mais n'y parvint point.

Le tigre avait plongé les griffes dans les sangles du baquet, et grimpait tout au long.

Du haut de son poste élevé, le roi était dans l'impossibilité de décharger son fusil sur le tigre, qui était comme collé au flanc de l'éléphant.

Un long couteau de chasse au poing, le Roi attendait que le tigre montrât la tête au niveau du baquet.

Les serviteurs assis en face de lui, avaient également tiré leurs coutelas, pour aider le roi, si celui-ci ne parvenait pas à achever l'animal du premier coup.

Bien entendu, si le roi leur en donnait l'ordre, car bien souvant, le prince désirait ne pas être aidé.

Le tigre montait sans cesse, et voulut finalement sauter dans le baquet.

Le poignard du roi le frappa dans la gorge..

Allait-il lâcher prise et tomber ?

Non, le coup n'avait pas été asséné d'une main assez assurée,

et l'animal posa ses pattes de derrière puissamment arcboutés, contre le flanc de l'éléphant, pour avoir un point d'appui et sauter dans le baquet.

Le roi était-il frappé de stupeur, ou que se passait-il ?

Voulait-il tuer le tigre de ses propres mains ?

En tous cas, il ne dit rien, et les serviteurs restèrent immobiles à ses côtés.

Tout ce drame n'avait pris que quelques secondes.

A ce moment, Jeannot comprit quel danger menaçait le roi de Siam.

Il voulait diriger son cheval vers l'éléphant, mais l'animal, qui tremblait de tous ses membres ne voulait pas avancer.

Jeannot sauta à terre, s'élança vers le pachyderme, épaula, et, au moment où le tigre allait se précipiter sur le roi, tandis que les serviteurs élevaient des clameurs d'angoisse, une détonation retentit, et l'animal roula sur le sol.

Il était mort sur le coup.

Ce n'est que lorsque tout était fini que le roi comprit à quel danger il venait d'échapper.

Il invita le jeune héros à venir prendre place à ses côtés et le couvrit d'éloges.

La chasse était finie heureusement, et les voyageurs retournèrent vers Bangkok, où les deux tigres furent montrés à la foule, qui ne ménagea pas ses acclamations.

Au cours du festin qui clôtura la chasse, et auquel prenaient part tous les grands dignitaires, les voyageurs furent également invités.

Jeannot, qui avait été placé à la droite du roi, fut nommé par celui ci chevalier de L'Eléphant-blanc, et complimenté publiquement.

Le roi lui proposa de rester à la cour de Siam, où un avenir brillant l'attendait.

Mais Jeannot fit part au roi qu'il rentrait en Europe pour y revoir sa mère après une absence de plusieurs années, et le Roi n'insista pas.

Le lendemain, Steadily accompagné de Taupin, se dirigea vers son bâtiment, car il désirait quitter Bangkok dans l'après-midi, après avoir pris congé de tous ses nouveaux amis.

Il fut impossible de décrire la fureur de Taupin et la stupéfaction de l'Anglais lorsqu'ils apprirent que Limiet s'était rendu à bord du *Victoria* et que le bâteau avait levé l'ancre.

— Que signifie cela ? s'écria Steadily.

— Ne le comprenez-vous point ! s'écria Taupin désespéré. Lui non plus n'a su résister ? Lui aussi s'est enfui avec mon diament !

— Savait-il donc que le trésor se trouvait à bord ?

— Je le lui ai dit ! Je lui ai même montré la cachette sous votre lit !

— C'était stupide !

— Je m'en aperçois ! Mais j'avais une confiance illimitée en lui!

— En présence d'un nombre pareil de millions il ne faut avoir confiance en personne, pas même en soi-même.

— J'en fais hélas, la triste expérience.

— Ce qui s'est passé avec Potard aurait dû te servire de leçon.

— En effet !

— Et au surplus, me voilà privé de mon bateau.

Je vais immédiatement envoyer des dépêches dans toutes les directions. Qu'a t-il pu dire au capitaine, pour lui faire prendre immédiatement le large ?

— Ils se partageront le trésor.

— Sans doute.

— Si nous ne parvenons pas à mettre la main sur eux, nous ne reverrons jamais le trésor.

— Je crois qu'ils n'iront, ou plutôt qu'ils ne navigueront pas bien loin, car avec un bâtiment comme le *Victoria* l'on attire bientôt l'attention.

— Qu'est-ce là ! s'écria tout à coup Taupin. Mais voyez donc !

— Où ?

— Là-bas ! Un vapeur qui se dirige vers ici ! On dirait que c'est le *Victoria !*

— C'est mon navire.

— Vite ! Une chaloupe !

— Comme c'est curieux, cela !

Taupin et l'Anglais s'étaient jetés dans une chaloupe et les Siamois qui en formaient l'équipage ramaient ferme pour atteindre vivement le *Victoria*.

Au plus ils approchaient du navire, au mieux ils voyaient que c'était bien le vapeur de l'Anglais.

— Limiet aurait-il voulu faire une promenade de plaisance en mer ? se demandait l'Anglais.

— Est-il devenu fou ? songeait à son tour Taupin. Et cette foulure ? Je n'y comprends goutte.

— Nous saurons bientôt ce qui en est.

Un peu plus loin, ils virent que l'on s'occupait, du bateau, de mettre une chaloupe à la mer. Mais le capitaine avait remarqué la chaloupe qui s'approchait, et sa lunette lui avait appris que Mr. Steadily se trouvait à bord.

Il fit cesser les manœuvres, mais fit jeter une échelle de corde le long du bastingage.

Les deux hommes se hissèrent sur le pont.

Sans dire un mot, l'Anglais se dirigea vers sa cabine.

Celle-ci était fermée.

Le commandant du *Victoria* avait suivi Mr Steadily.

Ce dernier se tourna vers lui et lui dit d'un ton bref.

— Que signifie cela ?

— Puis-je vous prier de me suivre un moment dans ma cabine ! fit le commandant. Je vous ferai part de ce qui s'est passé !

— Ne puis-je pas recevoir votre rapport dans ma propre cabine ?

— Elle est fermée de l'intérieur.

— Qui a fait cela ?

— Monsieur Limiet.

— Faites venir deux matelots pour enfoncer cette porte.

— Chose inutile. Ecoutez-moi deux minutes et vous verrez qu'il est inutile de détruire la belle porte.

— Soit. Mais soyez bref.

Mr. Steadily prit place sur un tonneau qui se trouvait aux côtés du capitaine.

— J'écoute.

Le commandant lui raconta comment Limiet était à bord et comment il lui avait raconté qu'il avait acheté le *Victoria*.

— Lorsque Monsieur Limiet reparut sur le pont, poursuivit le capitaine, il marcha longuement de long en large, sans dire un mot, comme un animal blessé. Par moments, il faisait de grands gestes.

Puis il rentra dans la cabine, et resta plus d'une heure assis, les deux mains tenant sa tête, sans lever les yeux.

A l'officier qui vint lui demander s'il ne désirait pas dîner, il jeta rudement :

— Fichez-moi la paix !

Ensuite il quitta de nouveau la cabine et se promena fiévreusement sur le pont.

Cela dura longtemps, et je n'osai lui adresser la parole.

Finalement, il s'arrêta, regarda autour de lui avec des yeux étincelants, promena la main sur son front, et cria enfin d'un ton rauque :

— Capitaine !

Je m'approchai de lui.

— Que désirez-vous, Monsieur ?

— Moi, ce que je désire ? . . . Rien ! . . . Rien ! . . .

Et il me tourna le dos.

Je crus qu'il avait un accès de fièvre chaude, et je songeais déja à rentrer à Bangkok. Qui sait ! Il était peut-être déja frappé de démence lorsqu'il est monté à bord et qu'il m'a ordonné d'aller à Calcutta.

— Il voulait aller à Calcutta ?

— Oui... Vous l'ignoriez donc ?

— Nous en reparlerons. Mais dites-moi ce qui s'est passé ensuite.

Le capitaine poursuivit :

— Je songeais donc à rebrousser chemin, lorsque Monsieur Limiet, après une nouvelle promenade sur le pont, m'appela à nouveau:

— Capitaine, fit-il, suivez-moi.

Il se dirigea vers votre cabine.

— Asseyez-vous ! fit-il d'un ton bref.

J'obéis.

Après un silence, il se mit à marcher de long en large, puis il se planta devant moi, et s'écria :

— Je suis un voleur !

Je le regardais d'un air stupéfait.

— M'entendez-vous ? M'entendez-vous ! Je dis que je suis un voleur !

Je conservai le silence.

— Mais répondez donc.

Que voulez-vous que j'eusse répondu.

— Il faut vous calmer, dis-je.

— Calme ? Oui, en effet, je devrais l'être. Mais cela ne va pas... Je suis un voleur... je ne veux pas être un voleur ! Non, je ne veux pas être un voleur ! Non, non, non, mille fois non !...

Et, comme s'il venait de prendre une décision, il me dit, très calme tout à coup, en contraste absolu avec sa nervosité d'avant :

— Retournez à Bangkok.

Cet ordre me fit plaisir.

— Je vais donner immédiatement les ordres nécessaires, dis-je.

— Capitaine ! cria-t-il encore.

Je revins sur mes pas.

— Je vous... Non, non ! C'est bien ! Retournez à Bangkok.

Ce qui fut fait.

Près de deux heures, Monsieur Limiet resta dans sa cabine, sans souffler mot, les yeux perdus dans le vide.

Vers le soir, il remonta sur le pont.

Il se rendit vers l'arrière, et accoudé sur le bastingage, il resta longuement à considérer la mer.

Tout à coup, nous entendîmes le bruit d'un corps tombant dans l'eau... Monsieur Limiet avait disparu !

Il s'était jeté dans la mer...

Presqu'aussitôt que lui, un matelot l'avait suivi, et avait réussi à l'étourdir d'un coup de poing.

Entretemps, j'avais fait mettre la chaloupe à l'eau, et après beaucoup d'efforts, mes hommes réussirent à ramener à bord Mr. Limiet et son sauveur, à bout de forces.

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liége

GRAND ROMAN INÉDIT

Librairie L. OPDEBEEK rue St Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège

Librairie L. OPDEBEEK
57, rue St-Willebrord
ANVERS.
1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	1
L'enfant volé	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparaît	112
Une aventure de Taupin	124
Une découverte du Rossal	142
Dix mètres de laiton...	156
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossal	240
Au camp boer	249
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorange	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachyderme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Page.
Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé . . 431
Ce qui se passa à Bangkok 446
Chasse aux tigres et chasse aux millions . . . 458
Où le Rossai s'égare 475
Chez les étrangleurs 490
Le gamin des rues et la bouquetière . . . 507
Kaerloff, le nihiliste 534
Un nouveau Robinson Crusoé 560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria . . 586
Aux mains des Russes 608
A Londres 624
Une femme de cœur 630
Les bannis 656
Le plan échoue 702
Libres ! 727
Une vieille connaissance. 737
A Kobdo 748
Une aventure à Kasgar 752
Les aventures de Paul Potard 758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet . . 766
A Liége 792
Tout est bien qui finit bien 798